

**A LA RECHERCHE  
D'UNE LINGUISTIQUE TRANSDISCIPLINAIRE**

**Anne-Marie LOFFLER-LAURIAN**

*I.Na.L.F. - C.N.R.S.*

**Abstract:** After an age of multidisciplinary through communication between various fields of research, which includes a period of flourishing contrastive studies, the methodologies used in Linguistics research should now tend to be more synthetic and become transdisciplinary.

**Keywords:** Research, Methodologies

Il n'est pas aisé de délimiter une discipline, il est encore moins aisé de définir ses méthodes propres. La linguistique, avec ses très nombreuses branches et ramifications, a développé diverses approches, chacune adaptée à un type d'étude particulier. Les méthodes de la phonétique (articulatoire, acoustique, ...) ne sont pas celles de la sémantique (la lexicologie en est-elle une sous-discipline?), et sont loin des méthodes de la syntaxe (distributionnelle, structurale, transformationnelle, générative, ...). La linguistique de terrain (qui découvre) ne procède pas comme la linguistique appliquée (qui expérimente) qui, elle-même ne procède pas comme la linguistique descriptive (qui analyse et explique) ou la linguistique historique (qui reconstruit). Il y a la linguistique qui travaille sur l'écrit et celle qui privilégie l'oral, il y a celle qui s'attache à une langue ou à une aire linguistique ou géographique, et celle qui met en contraste plusieurs langues. Inutile de tenter de dresser une liste de tous les champs que touche la linguistique: elle serait infinie ... et les subdivisions indiquées seraient toujours sujettes à controverses. Ces quelques exemples, qui doivent paraître extrêmement réducteurs à quiconque se définit comme linguiste, ne servent qu'à illustrer l'une des difficultés des tentatives de délimitations disciplinaires.

Quelques domaines de recherche linguistique permettent parfois une certaine homogénéité méthodologique. Mais cela est rare. Ce n'est ni en se limitant à l'étude d'une langue, voire d'une variété de langue ou d'un dialecte bien localisé, ni en se cantonnant dans une époque

très restreinte, représentée par un auteur ou un témoignage particulier, que l'on se libère du problème des choix méthodologiques. Et qui dit choix propose éventuellement le non-choix des habitudes: continuation de la méthode utilisée par le(s) maître(s) à penser. La solution aux problèmes posés par les choix méthodologiques peut aussi résider dans un cumul des méthodes utilisées par différents prédécesseurs. On constate alors que le chercheur est petit à petit amené à associer diverses approches : ainsi par exemple la lexicologie ne se fait pas sans un soupçon de syntaxe, un tantinet de distribution, un brin de phonétique, une larme d'étymologie... Mais on reste là toujours parmi des méthodologies ou des domaines propres à la Linguistique. Ce sont ses tendances traditionnelles.

Depuis deux ou trois décennies cependant, la linguistique s'est aperçue qu'elle pouvait avoir fort à gagner à « emprunter » à d'autres disciplines ses modèles (et également à prêter les siens aux autres), à enrichir ses manières de voir par des apports d'autres disciplines, à faire progresser ses méthodes d'analyse en tenant compte des avancées réalisées dans d'autres champs disciplinaires. Ainsi par exemple, en lexicographie, on a vu se développer des méthodes mathématiques (cf. « les années Benzecri » avec l'analyse des données et les « nuages » projetés sur deux axes de coordonnées, pour l'analyse lexicale par exemple). On a vu aussi des méthodes statistiques (mise au point de la « lexicométrie » par Maurice Tournier). On a profité du développement de l'informatique pour traiter le vocabulaire à grande échelle (et produire des « objets linguistiques » cf. le Trésor de la Langue Française). Dans la perspective informatique, on a aussi développé des méthodes logiques qui ont abouti à des « machines » qui ont permis la documentation automatique, la production automatique d'énoncés (résumés de textes techniques par exemple), la traduction automatique, pour ne citer que quelques unes des applications de cette branche de la linguistique.

Définir des frontières entre diverses disciplines est à peu près aussi rude que de définir des frontières entre diverses sous-disciplines de la linguistique. La journée de réflexion que nous avons organisée à l'INaLF-CNRS (Villctaneuse), en mai 1995, a démontré cette difficulté. Après huit heures de débats environ, il n'a pas été réellement possible, d'avancer des propositions concrètes, efficaces et cohérentes, pour poser des frontières. Et il ne s'agissait même pas de l'ensemble de la linguistique: il s'agissait de tenter de délimiter les champs de la lexicologie des discours scientifiques et des textes techno-scientifiques. Les débordements vers le langage de la communication (vulgarisation scientifique, presse, musées), les empiètements sur la syntaxe (procédés d'emphase), les incursions sur l'histoire de la langue (voyages et errements des néologismes), les plonges vers les traitements automatisés (extraction des vocables spécifiques dans différents types de textes), les projections vers la didactique des langues (applications thématiques), et autres « incartades transdisciplinaires » ont été monnaie courante ce jour-là. Cela reflète l'une des réalités des recherches menées dans une sous-discipline dont les fondements et les aboutissements la dépassent. L'étude linguistique des discours scientifiques et techniques dépasse largement les zones qui limitent habituellement les recherches linguistiques. Ce champ est, en ce sens, exemplaire des relations obligatoires qu'il faut nouer entre disciplines et entre champs disciplinaires.

La linguistique ne peut plus se limiter à l'étude de la langue ou des langues, ni à l'étude des productions langagières, ni à celle des divers discours. Pour embrasser tout ce qui la touche, elle doit devenir transdisciplinaire. Comment l'idée d'une nécessaire transdisciplinarité de la linguistique s'est-elle imposée ?

Il y a une vingtaine d'années, on prônait la pluridisciplinarité. On soutenait, à l'Université en particulier, de préférence aux autres, les projets pluridisciplinaires. Chaque époque a un concept, matérialisé par un mot, qui la marque profondément. La pluridisciplinarité a été l'un de ceux-là. Il s'agissait d'associer plusieurs domaines de connaissance en vue d'une seule recherche. Remarquons que ce n'était pas exactement le même concept que l'interdisciplinarité qui est venue plus tard et qui visait à travailler « aux limites », sur les franges où plusieurs disciplines se recoupent ou se recouvrent.

L'une des questions sous-jacentes au principe de pluridisciplinarité était: y a-t-il continuité ou discontinuité des connaissances? Autrement dit: la réalité (linguistique et extra-linguistique, si tant est qu'il existe une réalité observable indépendante de la réalité dénommée ou dénommable) est vaste et continue, elle forme une unité continue, et, au sein de cette réalité, notre approche peut-elle refléter cette continuité par une certaine unité (ou unification) des connaissances? Ou bien est-il plus juste de considérer que la réalité est multiple, et que par l'intermédiaire de notre langue et de nos connaissances, nous nous inscrivons dans l'une de ces réalités juxtaposées? La séparation des disciplines se justifierait alors par cette multiplicité (comme les corps constitués d'un état qui forment des unités adjacentes et parfois en partiel recouvrement). Cependant, si l'on admet la multiplicité des mondes intra- et extra-linguistiques, immédiatement se pose la question des limites, des frontières, des bornes. Où sont-elles? Qui les trace? Comment sont-elles justifiées? Et, au fond, existent-elles? Deux possibilités sont en concurrence: ou bien elles sont ouvertes, et alors la connaissance circule d'une discipline à l'autre, ou bien elles sont fermées, et alors s'ouvre le monde des clandestins, des passeurs, des passages risqués. Et puis, la frontière étant franchie avec succès, au-delà de la pluridisciplinarité, c'est le monde de la transdisciplinarité qui s'ouvre, avec son aspect pluriculturel.

Lorsque plusieurs disciplines s'associent pour former un groupe aux intérêts communs et travaillent ensemble, on peut raisonnablement considérer qu'il existe des « champs » qui, contrairement aux champs agricoles ou magnétiques, ne pourront pas être clairement et précisément délimités. Les « divisions » entre territoires sont alors effacées et la collaboration étant totale, on passe naturellement au niveau de la transdisciplinarité. Existe-t-il toutefois des zones qui ont des chances (ou risquent) de demeurer sans relations entre elles. Dans un passé très lointain, l'Europe ne connaissait pas l'Amérique des Indiens, et on peut dire qu'il existait des étendues aux limites infranchissables pour un esprit européen de ce temps. De même la Chine, ses religions et ses philosophies, ne pouvaient être connues que de peu de personnes en Europe et on pouvait donc déclarer l'Europe et la Chine comme des zones exclusives l'une de l'autre. Cependant, on a vu l'Histoire « rapprocher » ces régions du globe, ou du moins mettre à la disposition du plus grand nombre, des connaissances sur toutes les régions éloignées. S'il en va certainement de même pour les sous-disciplines de la linguistique, peut-on en dire autant des grandes disciplines?

Les grandes divisions du CNRS ont-elles une valeur épistémologique, ou bien sont elles des commodités d'organisation? Quand bien même elles le seraient, ne reposent-elles pas sur une réalité: celle de la diversité des modes de pensée, des approches, des méthodologies? Cela a été le cas au moment de la mise en place des structures, mais l'est-ce encore? Les Sciences de la Vie et les Sciences Humaines se rapprochent par l'étude du langage: les questions concernant l'inné et l'apprentissage des langues sont liées aux questions de linguistique appliquée, les questions relatives au maintien de la bio-diversité sont liées aux questions de

sauvetage des langues en voie de disparition. Des modèles des Sciences de la Terre et de l'Univers se retrouvent dans les modèles de politique linguistique, sans que cela puisse être réduit à une métaphore propre à la popularisation des idées et des connaissances. Les Sciences Physiques aident les historiens de l'art, les anthropologues, les Sciences Chimiques apportent leurs compétences aux archéologues. Mais les « échanges » ne vont-ils que dans une direction? Les Sciences Humaines apportent-elles quelque chose aux sciences dites exactes? Certaines descriptions fondées sur des jeux d'opposition ou sur un fonctionnement en binarité semblent bien avoir été élaborées d'abord par les Sciences Humaines avant que la diffusion générale n'en ait lieu. Les neurosciences s'appuient en partie sur la psychologie et la linguistique, les Sciences de l'Ingénieur mettent au point des « langages » qui, pour certaines des recherches, les apparentent aux Sciences Humaines.

Toute construction de connaissance est une tentative de synthèse. Y a-t-il quelque chose de commun entre synthèse et transdisciplinarité? Comment prendre en compte et traiter toute la connaissance à l'aide d'un seul type d'appréhension? On ne peut plus être un « honnête homme » à la manière du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais deux voies restent cependant ouvertes: l'une conduit à la philosophie (penser le monde, penser l'ensemble des phénomènes et des concepts dans une théorie des idées, englober le tout dans un mouvement général de la réflexion), l'autre conduit à la vulgarisation (connaître le monde, avoir des notions sur tout, organiser l'ensemble autour de lignes directrices telles que, par exemple: le mouvement du progrès). Dans les deux cas, la simplification des données, des concepts, des raisonnements par rapport aux données recueillies ou créées par les diverses sciences est nécessaire au bon déroulement du discours et à sa bonne compréhension. On peut ainsi considérer que toute connaissance est une partie d'un tout qui la dépasse, un aspect particulier d'une science générale.

Les disciplines hors domaines traditionnels ont toujours eu du mal à s'imposer. Ainsi par exemple, la situation de la traduction, que l'on pourrait considérer actuellement comme une branche de la linguistique contrastive, était décrite de cette manière par Georges Mounin: « Elle souffrait de la même situation qu'un certain nombre de régions du savoir humain: se trouvant à l'intersection de plusieurs sciences - notamment de la linguistique et de la logique, de la psychologie sans doute et de la pédagogie certainement - elle n'était considérée comme objet propre d'investigations par aucune de ces sciences. » Ces disciplines, longtemps vues comme marginales, ont fini par s'imposer. Et avec elles s'est développée l'idée que les découpages disciplinaires ne sont souvent que des artifices commodes de gestion de la recherche, mais ne représentent pas une typologie des méthodologies et des connaissances acquises.

En Sciences du Langage, la pluridisciplinarité s'est manifestée fortement par l'émergence de la linguistique contrastive. L'objectif typologique de certains (Jean Perrot en particulier) était une manifestation de cet esprit transcendant les frontières des langues. Dans les décennies où les spécialistes étaient les rois, il a été difficile d'être linguiste généraliste et de mettre en oeuvre une vision globale des langues et de la langue. Grâce à la linguistique générale, relayée par la linguistique contrastive, la transdisciplinarité a eu la route ouverte. Il ne restait qu'à ouvrir le chemin vers l'étude des cultures. Celle-ci synthétise obligatoirement les autres disciplines, au moins des sciences humaines, mais parfois bien d'autres (histoire de la médecine, archéologie des mathématiques, urbanisme de l'astronomie, etc.). Les recherches sur les cultures et la pluriculturalité, qui nous semblent devoir prendre le relais des recherches parcellisées, doivent ainsi être transdisciplinaires.



Peut-on proposer une méthodologie transdisciplinaire? Il semble que la transdisciplinarité soit d'abord un état d'esprit, une façon d'être intellectuelle, une modalité spirituelle, avant d'être une méthode de travail ou de recherche précise et concrète. Hélène Ahrweiler écrit dans *Le Journal du CNRS* (mai 1997): (...) la résistance à Dieu - ou à ce Dieu d'aujourd'hui qu'on appelle la nature - et la transgression des limites de la connaissances sont deux caractéristiques de la recherche scientifique. » Il n'y a pas de transgression sans transdisciplinarité.

Les champs disciplinaires sont donc comme les divisions des cimetières: des lieux de non-vie, des risques de non-développement, des potentialités non-dynamisme. Les frontières disciplinaires sont comme les camps à la même épithète. Pour que la recherche progresse et que les connaissances vivent, elle ne doivent pas connaître de limites ni de limitation. De même que la recherche doit être libre de tout préjugé, la construction des connaissances doit oublier les frontières qui séparent les disciplines et les méthodologies, et provoquent des affrontements, pour privilégier les collaborations fructueuses et les échanges enrichissants.